

Une mise en coupe réglée au poil

Par quel bout prendre ce spectacle, *Grammaire des mammifères*, mis en scène par Jacques Vincey sur un texte de William Pellier ? Cinq filles et trois garçons s'y livrent, en deux heures et quart d'horloge, à un jeu hypervitaminé, infiniment souple et bondissant, parfois dansé (chorégraphie de Thomas Lebrun), chanté par à-coups (Vanasay Khamphommala, dramaturge et chanteur) dans un dessein un tant soit peu énigmatique, sans morale assénée, qu'on pourrait dire loufoque, pour user de ce mot composite hérité du XIXe siècle. Réflexion faite, il s'agirait d'une mise en coupe réglée du théâtre, à partir de l'infinité de ses sujets à tous les sens du mot, acteurs et spectateurs étant soulevés dans la même galère les yeux dans les yeux, au sein d'un dispositif scopique permanent dont la gratuité apparente dissimule un projet philosophique déroutant. Avant l'entrée dans la salle, les comédiens, armés de porte-voix, déclinent une identité généalogique et jurent allégeance à l'œuvre à venir. On est ensuite plongé dans la pénombre, où, sur la scène, des personnages herbus distillent un discours enveloppant, avant que, pleins feux, s'organise, en une suite électrique de flashs de situations, de courtes scènes sans queue ni tête visible, d'où la joie d'un burlesque fondé sur une dépense effrénée.

La partition, d'une absolue liberté, avance ainsi par saccades, entremêlant des gaudrioles à de graves interrogations, sur le langage notamment (Wittgenstein, entre autres, cité à comparaître par écrit) et des citations à l'emporte-pièce de formes théâtrales diverses. Parlant des jeunes interprètes à l'œuvre, Vincey parle d'une meute. C'est juste, car ils impulsent, à un texte voulu improbable, basé sur une fuite de bouche inlassable, la sensation vigoureuse d'un être collectif devenu le protagoniste de l'affaire, soit le personnage principal à plusieurs têtes, face à l'hydre qu'est le public lui-même. Ce soir-là, une jeune femme, choisie au hasard, dut un peu, à la fin, se raconter en scène. Et tout ça a lieu dans une scénographie savante (Matthieu Lorry-Dupuy), délibérément de bric et de broc, héritière de spectacles antérieurs, avec fauteuils rouges de théâtre, toile peinte d'arbres tropicaux et hautes plantes d'appartement, où se déchaînent, scientifiquement, huit jeunes corps dionysiaques montés sur ressorts.

La sensation vigoureuse d'un être collectif devenu le protagoniste.

Chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini